

Pourquoi un tel titre, en l'occurrence « Désert ». J'ai écrit un roman se déroulant durant le premier conflit mondial intitulé « Les pauvres cons », pour certains ce titre paraîtra insultant, en réalité, il ne traduit de ma part que de l'affection, synonyme pour ces millions d'hommes qui furent sacrifiés de tendresse et pour ces quelques-uns qui décidèrent de leur sort, de pitié.

À nouveau, je vais me montrer répétitif, mais comment ne pas revenir à cette base fondamentale sur laquelle repose ce que nous sommes, ainsi cette absence en nous, peut établir entre nous et nous une distance, nous amenant à nous regarder de travers.

Imaginez seulement qu'un lion, soudainement subisse en lui cette scission qui nous déchire nous autres, lui qui quelques heures plus tôt, pour satisfaire sa faim, a dévoré le petit d'une gazelle et qui se trouve confronté à ce qu'il ne peut s'empêcher d'être, envahi alors par une culpabilité qui le ronge à son tour.

Toutes les autres espèces sont non seulement autant de réponses à elles seules, mais surtout aucune question ne s'initie en elles pour semer le moindre doute. Nous autres, nous qui fûmes contraints de nous intituler, pour tenter à notre égard une identification minimum, ne sommes que questions, cette absence en

nous pour n'être qu'elle-même sans cesse davantage incarne une interrogation s'épuisant elle-même à son tour, pour n'avoir de cesse de s'interroger, pour essayer d'enrayer ce processus la conduisant à se désintégrer, jusqu'à inverser en quelque sorte les pôles, en considérant l'interrogation à venir comme une réponse à part entière.

Déjà j'ai usé de cet exemple, relaté par Primo Levi, lorsqu'un SS lui refusa en hiver un morceau de glace pendant à l'angle d'un toit à Auschwitz, pouvant étancher sa soif et lorsque surpris par cet interdit, ne reposant selon une certaine logique sur le moindre fondement, il osa demander pourquoi, ce même SS lui rétorqua qu'en ces lieux, il n'y avait pas de pourquoi, si cette absence en nous avait à cet instant bénéficié de la parole, elle n'aurait rien dit d'autre.

Ce que nous sommes, porte en lui en termes de réel un déficit ne sachant pas se maintenir à une espèce de niveau, pour être jugé comme définitif, sans cesse cet état spécifique s'écroule plus encore en lui-même, donnant plus de vitesse paradoxalement à son propre écroulement, par le biais, notamment des parades qu'il conçoit justement pour tenter de se maintenir, au niveau du moment, sans succès.

Souvent ai-je écrit, sous-entendu qui parut à certains intolérable, soit en tant qu'êtres humains nous sommes tous responsables, soit aucune responsabilité ne peut être retenue à l'égard de quelques-uns, plus qu'à l'égard de tous les autres.

Là aussi, cette absence en nous efface entre nous le moindre critère pouvant être dit comme commun, ce qui nous différencie, du moins en apparences et ce qu'on nous inculque en tant que membres de communautés, plus ou moins conséquentes, qu'il s'agisse de la nation, d'une confession, d'une profession ou de la famille et ce que nous retenons de ce que génère en nous certaines circonstances, est essayé pour ne pas finir aussi transparent que cette absence qui nous habite, responsable de cette chute en nous-mêmes.

Nous ne nous retenons pas aux branches, il n'en existe pas, nous concevons ces mêmes branches, susceptibles de nous laisser croire que nous nous retenons à elles et cette volonté de façon mensongère nous habille.